

A woman in a long, flowing yellow dress with a black bow at the waist stands on a wooden pier, looking out at a blue sea under a blue sky with a seagull and a distant sailboat. The scene is peaceful and evocative of a coastal town.

Juliette
Thibault

Madame Tout-le-monde

* Cap-aux-Brumes

Hurtubise
Extrait de la publication

Madame Tout-le-monde

Juliette Thibault

Madame Tout-le-monde

tome 1

Cap-aux-Brumes

Roman historique

Hurtubise

Extrait de la publication

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Thibault, Juliette

Madame Tout-le-Monde : roman historique

L'ouvrage complet comprendra 5 v.

Sommaire : t. 1. Cap-aux-Brumes.

ISBN 978-2-89647-507-0 (v. 1)

I. Titre. II. Titre : Cap-aux-Brumes.

PS8639.H515M32 2011

C843^o.6

C2011-941257-8

PS9639.H515M32 2011

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada ;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) ;
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) ;
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Graphisme de la couverture : René St-Amand

Illustration de la couverture : Sybiline

Maquette intérieure et mise en page : Andréa Joseph [pageexpress@videotron.ca]

Copyright © 2011, Éditions Hurtubise inc.

ISBN 978-2-89647-507-0 (version imprimée)

ISBN 978-2-89647-567-4 (version numérique PDF)

ISBN 978-2-89647-798-2 (version numérique ePub)

Dépôt légal : 3^e trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada :

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe :

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada
www.editionshurtubise.com

Personnages principaux

- Benjamin:** époux de Rachel Dumas, fils de l'épicier de Cap-aux-Brumes
- Côté, Cédulie:** voisine de Marie à l'Anse-aux-Brûlots et sage-femme
- Côté, Hortense:** voisine de Marie à l'Anse-aux-Brûlots, épouse de Hubert
- Côté, Hubert:** voisin de Marie à l'Anse-aux-Brûlots, fils de Cédulie
- Curé, monsieur le:** curé de Cap-aux-Brumes
- Dumas, Adrien:** fils de Marie et Guillaume
- Dumas, Ange-Aimée:** épouse de Lionel
- Dumas, Annette:** fille de Marie et Guillaume
- Dumas, Aurélie:** fille de Marie et Guillaume
- Dumas, Cécile:** fille de Marie et Guillaume
- Dumas, Émilien:** fils de Marie et Guillaume
- Dumas, Eugénie:** épouse d'Hector
- Dumas, Georges:** fils de Marie et Guillaume
- Dumas, Guillaume:** époux de Marie, capitaine de goélette
- Dumas, Hector:** frère de Guillaume, propriétaire du magasin général à l'Anse-aux-Brûlots
- Dumas, Henri:** frère de Guillaume
- Dumas, Irène:** fille de Marie et Guillaume
- Dumas, Lionel:** frère de Guillaume
- Dumas, Marie:** née Lemieux, épouse de Guillaume
- Dumas, Marie-Reine:** fille de Marie et Guillaume
- Dumas, Nicolas:** fils de Marie et Guillaume
- Dumas, Noël:** fils de Marie et Guillaume

Dumas, Rachel: fille de Marie et Guillaume

Dumont, Théo: époux de Marie-Reine Dumas

Joncas, Gabriel: fils de Reine et Paul-Émile, neveu de Marie

Joncas, Jean: fils de Reine et Paul-Émile, neveu de Marie

Joncas, Paul-Émile: beau-frère de Marie et Guillaume,
propriétaire du magasin général de Cap-aux-Brumes

Joncas, Paulette: fille de Reine et Paul-Émile, nièce de Marie

Joncas, Reine: sœur de Marie, épouse de Paul-Émile Joncas

Lafamme, Léonie: sœur de Louis, servante chez Marie et
Guillaume

Lafamme, Louis: matelot

Médée: matelot

Ti-Toine: matelot

Tremblay, madame: surnommée madame Dondon, potineuse
de Cap-aux-Brumes

Tremblay, Mathilde: fille de madame Dondon, compagne de
classe de Marie-Reine Dumas

Avec amour,
À Marcel, mon conjoint, pour son support constant
À Robert, mon fils, qui m'a inspiré cette saga
À la mémoire de mes ancêtres

1

Boston, janvier 1929

Dans le brouillard des gros flocons de neige qui bombardent la ville, les larmes de Marie passent inaperçues aux yeux des passants anonymes qui croisent son chemin. Le blizzard s'accorde aux sentiments tempétueux qui l'habitent tout entière et la font trembler de chagrin et de rage. Comment a-t-il pu lui faire une chose pareille ? Marie n'en revient toujours pas de la conduite de son homme. Lui, son intrépide capitaine, qu'elle a toujours attendu avec patience, qu'elle a suivi avec confiance durant tant d'années. Après tout ce temps passé à l'aimer, à croire en lui, elle n'aurait jamais pu imaginer qu'il en vienne à de pareils égarements.

Marie marche à l'aveuglette durant plusieurs heures, sourde aux bruits qui l'entourent. Au coin d'une rue, elle passe près de se faire renverser par une carriole dont le cocher est pressé de rentrer au bercail. Les grelots des chevaux la tirent de sa torpeur. Tous ses sens maintenant en alerte, Marie essaie de se repérer dans cette grande ville qu'elle connaît si mal, bien qu'elle y réside depuis quelques années. Passant devant une église, elle décide d'y entrer pour se reposer et prier. Sa foi l'a toujours soutenue dans les moments difficiles.

L'intérieur de l'église est sombre et désert. Une petite lumière rouge, sur l'autel, indique que le saint sacrement y est exposé. Marie avance dans l'allée centrale jusqu'à la

sainte table, fait sa génuflexion et se dirige vers la statue de la Vierge Marie. C'est vers sa mère du ciel, dont elle porte le nom, qu'elle se tourne en dernière instance, pour ce qu'elle appelle ses « causes désespérées ». Elle a pour son dire qu'il n'y a qu'une femme qui peut comprendre un problème de femme et la Vierge lui a toujours apporté le réconfort et la force dont elle avait besoin. Elle allume un lampion, au pied de la statue, et regarde danser la flamme pendant qu'elle se remémore les derniers événements. Le silence et le recueillement apaisent finalement son cœur en charpie. Marie sait maintenant ce qu'il lui reste à faire : quitter ce mari déloyal qu'elle commence déjà à haïr de toutes les fibres de son être. Cette séparation va causer tout un émoi dans leur entourage, ce sera un véritable scandale, mais elle préfère affronter l'opprobre de la société plutôt que de revoir une seule fois le sourire enjôleur de Guillaume.

En sortant de l'église, Marie hèle la première carriole qui passe. Encore sous le choc, elle s'adresse au cocher en français. Se rappelant soudain qu'elle est aux États-Unis, elle reformule sa question dans un anglais hésitant : « *Could you drive me...* »

— Pas besoin de vous forcer, ma bonne dame. Je suis Canadien français moi aussi.

L'air engageant, il l'invite à monter et lui couvre les jambes d'une grande peau d'ours pour la protéger du froid. Marie ne voit que ses dents étincelantes, car le reste du visage est camouflé sous un bonnet de poil calé jusqu'aux yeux.

— Couvrez-vous bien, madame. On en a pour longtemps avant d'arriver chez vous.

— Merci, dit Marie réconfortée par le sourire franc du jeune homme. Je me suis aventurée plus loin que je ne

pensais. Ça ne vous dérange pas trop de me reconduire chez moi? Peut-être y a-t-il quelqu'un qui vous attend?

— Non, je viens de finir mes livraisons, dit le jeune homme à la carrure athlétique. J'ai un peu le mal du pays en ce moment. Et puis ça me fait du bien d'entendre parler français.

Il tourne à la première rue à droite et fait le tour du quadrilatère pour reprendre, en sens inverse, la rue qu'ils viennent de quitter.

— Où habitez-vous au Canada? lui demande Marie.

— À Lévis. Je suis arrivé à Boston il y a trois ans, je travaille à l'épicerie de mon oncle. Et vous, de quelle région êtes-vous?

— Je suis originaire de Cap-aux-Brumes. Et j'y retourne demain.

À six heures du soir, les travailleurs rentrent chez eux à la fin de leur longue journée de labeur et les rues de Boston grouillent de passants et de voitures. Marie remarque que le jeune homme conduit son cheval avec douceur. Docile, l'animal obéit au plus léger mouvement des cordeaux. Il y aurait pourtant de quoi paniquer, car plusieurs automobiles zigzaguent dangereusement sur l'épaisse couche de neige qui s'est formée et les conducteurs nerveux actionnent l'affreux klaxon de leur engin débridé.

— Vous avez une brave bête, lui dit-elle.

— Oui, il est toujours calme. On fait une bonne équipe tous les deux.

Pour éviter de parler d'elle, Marie lui pose des questions sur son travail. Heureux d'avoir une oreille attentive, il raconte sans façon la routine de ses journées, ponctuée par les divers caprices des clientes qu'il dessert. Spontané et drôle, le jeune homme réussit à la distraire de sa peine.

— Vous voilà rendue chez vous, chère madame, dit-il en rangeant sa carriole le long du trottoir devant le cottage de bardeaux blancs où le couple loue l'appartement du rez-de-chaussée depuis son arrivée aux États-Unis.

Marie fouille dans son sac à main et lui tend un billet vert que le jeune homme refuse.

— Votre compagnie m'a tant fait de bien, madame, vous ne me devez rien. Je vous souhaite un bon retour au pays.

— Vous m'avez fait du bien vous aussi. Merci beaucoup.

Marie réussit à glisser le dollar dans la poche du jeune homme, à son insu, lorsqu'il l'aide à descendre de la carriole. Elle lui fait au revoir de la main et pénètre dans son appartement sombre. Elle enlève ses gants, craque une allumette et allume la lampe à pétrole. Elle frissonne, le poêle à bois s'est éteint durant sa longue absence. Le logis glacial et vide lui rappelle le froid qui a envahi son cœur en constatant l'inconduite de son mari. Guillaume ne rentrera pas cette nuit et, pour une fois, cela l'arrange.

Marie dépose son sac à main et prépare une bonne attisée. Quand le feu crépite, elle emporte la lampe dans la minuscule chambre arrière qui lui sert de remise. Elle revient en tirant un coffre, puis retourne chercher une grande valise. Le contenu du placard et des tiroirs s'empile rapidement dans les malles. Ensuite, elle enlève le tiroir du bas du chiffonnier et en sort un coffret de métal qui renferme ses économies. Elle cache pour la nuit la liasse de billets dans son sac à main.

Marie fait le tour des pièces et choisit quelques souvenirs qui lui sont chers : l'album des photos de famille, le crucifix de bois sculpté par son père, un cahier où elle a recopié avec minutie les recettes que lui ont transmis sa mère et sa grand-mère. Puis elle se sent vaciller : elle n'a rien mangé depuis

le matin. Elle se rend à la cuisine, prépare du thé et beurre une grosse tranche de pain de ménage qu'elle recouvre de confiture aux fraises. Elle mange et boit sans plaisir, juste pour se nourrir. « Il n'est pas question de me rendre malade et de m'apitoyer sous les yeux de ce scélérat, plutôt mourir », se dit-elle. Marie prépare ensuite des provisions pour le long voyage de retour qu'elle entreprend.

Tenant la lampe d'une main ferme, elle se dirige vers son secrétaire placé au salon. D'un geste décidé elle ouvre l'abattant, prend une feuille de papier et s'installe pour écrire un mot d'adieu à Guillaume. Elle trempe la plume dans l'encrier, puis s'arrête. Elle a beau penser à toutes sortes de formules, les mots se bousculent en une tempête d'émotions qui lui embrument le cerveau. Figée dans l'irrésolution, la main suspendue au-dessus de la feuille, Marie ne trouve pas le style qui convient.

Les écrits restent, songe-t-elle avec effroi. Le respect des convenances et son orgueil l'empêchent de le sermonner vertement. Marie essaie de refouler la colère qui afflue chaque fois qu'elle pense à la scène qui a tué son amour pour Guillaume. Au souvenir de la moustache aimée qui chatouille d'autres lèvres que les siennes, de gros sanglots la secouent. Peu à peu, sa rage se dilue dans le flot des larmes.

À la vue du mouchoir détrempé, Marie se révolte à l'idée qu'elle souffre intensément alors que lui se vautre dans d'autres bras. « Mon départ fera probablement son affaire, se dit-elle, amère. Par contre, il adore ses enfants et sera honteux devant eux. Surtout devant Marie-Reine, sa préférée. » L'amour bafoué de Marie crie vengeance. Frappée par un éclair de génie, elle reprend sa plume. Elle vient de trouver l'alibi parfait, autant pour éviter le scandale que pour châtier l'infidèle.

Jeudi, 31 janvier 1929

Guillaume,

Depuis trois nuits, Marie-Reine m'apparaît en songe. Elle est pâle et me demande de la secourir. Tu connais les rêves prémonitoires que j'ai déjà faits dans le passé. Elle est gravement malade, j'en ai peur. C'est pourquoi je pars au Canada sans attendre ton retour.

Prions Dieu de nous venir en aide.

*Ton épouse dévouée,
Marie*

Marie se flatte d'avoir trouvé ce subterfuge. L'excuse semble plausible pour qui la connaît. Elle pourra l'utiliser avec tous les membres de son entourage sans qu'on trouve à y redire. «Guillaume ne mérite pas mieux, se dit-elle. Qu'il souffre à son tour.»



Après une nuit agitée, Marie se fait conduire à la gare par monsieur Thibodeau, un voisin, à qui elle raconte qu'elle doit se rendre d'urgence auprès de sa fille malade; qu'elle ne peut attendre le retour de son mari; que le temps presse et qu'elle craint même d'arriver trop tard. «Mon Dieu, pardonnez-moi ce pieux mensonge», prie-t-elle intérieurement. Le gros voisin aux joues rebondies est d'un caractère avenant mais, selon son épouse, il est «timide avec les créatures» et le reste du trajet se déroule dans le silence, chacun occupé par ses pensées.

Arrivé à la gare, monsieur Thibodeau attache son cheval près de la gare, porte la valise et aide Marie à acheter son

billet. Puis il retourne à son attelage chercher le gros coffre qu'il dépose sur le chariot à bagages.

Au bout de quelques minutes, le train arrive dans un grand tintement de clochettes et un long nuage de vapeur. Au son du crissement des freins sur les rails, la petite foule venue accueillir les arrivants s'agglutine vers la porte du wagon qui s'ouvre sur un cheminot qui dépose un marche-pied et aide les clients à descendre. L'affluence diminue peu à peu, laissant place aux voyageurs qui partent.

Quand le conducteur crie : « *All aboard* », le voisin de Marie monte à bord et hisse sa valise sur la tablette située au-dessus de son siège. Avant de redescendre, il enlève son chapeau pour la saluer.

— Ça va ben aller, madame Dumas, je vais prier pour votre fille.

— Merci, mon bon monsieur, dit-elle, pressée de se retrouver seule.

Assise côté hublot, elle dépose son manteau, son chapeau, ses gants et son sac de provisions sur le siège au bord de l'allée. Elle n'a pas envie de compagnie et espère ainsi décourager les importuns. Après un long coup de sifflet, le train démarre enfin.

Le paysage blanc qui défile et le son monotone des roues sur les rails la détendent peu à peu. Les souvenirs des jours de bonheur lui reviennent. Elle ne comprend pas que son mari ait pu changer autant depuis leur mariage. Pourtant, son cœur à elle est resté fervent et fidèle. Elle se rappelle leurs nuits d'amour, le désir de Guillaume et sa tendresse.

Le train poursuit sa progression vers le nord. Une mince couche de givre envahit le pourtour de la fenêtre. Les cristaux aux formes variées contrastent avec le vert sombre de la forêt de conifères que le convoi traverse. Le chauffage du wagon tient les pieds de Marie bien au chaud, mais

n'arrive pas à combattre le froid que laisse pénétrer la vitre. Le courant d'air frais contracte son cou. Elle se lève, retire sa valise du porte-bagages, en sort un châle de laine, puis la referme et s'apprête à la ranger au-dessus de son siège quand le contrôleur s'approche.

— *Let me do that for you, Madam*, dit-il galamment.

— *Thank you, Sir*, répond Marie avec un accent qui trahit ses origines.

L'homme, aux cheveux poivre et sel, hisse la lourde malle et se place légèrement de côté pour permettre à Marie de se rasseoir. Comme elle s'apprête à réintégrer son siège, il profite d'un léger soubresaut du train pour plaquer son corps contre le sien.

— *Excuse me*, dit-il quand elle le toise d'un œil sévère.

Une fois assise, Marie se rend compte qu'il la détaille des pieds à la tête. Elle se sent nue sous ce regard lubrique. Elle replace machinalement une mèche échappée de son chignon pour masquer son embarras.

— *Let me see your ticket, please*, demande-t-il avec courtoisie.

Pendant que Marie ouvre son sac à main à la recherche du billet de train, le contrôleur rajuste sa cravate et chasse une poussière de la manche de son uniforme.

— *Oh! You're going to Montreal?* dit-il en lui remettant le ticket poinçonné.

Marie se contente de faire un léger signe de tête en guise de réponse.

— Bon voyage, madame, dit-il en français, avec un fort accent américain.

Elle ne se donne pas la peine de répondre et l'employé du rail, la mine déconfite, poursuit son ennuyeuse tâche de vérification auprès du couple assis derrière elle.

« Une femme ne doit pas voyager seule », lui avait dit sa belle-sœur Ange-Aimée quand, en 1911, Marie avait parlé

d'essayer le nouveau tronçon de chemin de fer inauguré quelques mois plus tôt. Les habitants de Cap-aux-Brumes l'avaient tant attendu, ce bout de rail qui les reliait enfin au chemin de fer national! De là, les voyageurs pouvaient prendre un autre train pour se rendre à Québec, Montréal et même Vancouver, ou bien du côté des Maritimes. Marie se morfondait en l'absence de Guillaume parti en mer pour de longues semaines. Elle ressentait une envie folle de prendre le large elle aussi. Après s'être fait prier, Ange-Aimée avait accepté de l'accompagner parce que Marie défraierait les dépenses du voyage et que sa mère s'occuperait des enfants. « Comme tu es aventureuse, Marie », avait-elle dit en riant de l'audace de sa belle-sœur quand elle avait appris que le voyage projeté initialement à Rimouski se poursuivrait jusqu'à Québec. Ange-Aimée s'était ensuite empressée de faire le tour de la paroisse pour annoncer à ses voisines qu'elle allait prendre les « gros chars ». Elle avait ainsi connu son moment de gloire. Les commères en pâmoison s'éventaient, lui faisaient promettre de venir tout leur raconter à son retour. Quelques-unes s'étaient même aventurées sur le quai de la gare le jour du grand départ. Quand le mastodonte s'était ébranlé, elles avaient agité leur mouchoir avec une petite lueur d'envie au fond des yeux.

Délivrées des corvées ménagères et de leur marmaille, les deux belles-sœurs avaient parcouru les boutiques de la rue de la Fabrique et de la rue Saint-Jean. Elles en avaient profité pour s'acheter une nouvelle tenue. Ange-Aimée, plus raisonnable et moins fortunée, avait opté pour une robe noire – couleur de deuil – parce que, dans les grandes familles comme la sienne, on était presque toujours en deuil.

Marie se rappelle que, ce jour-là, elle en avait eu assez des malheurs. Par goût de faire un pied de nez au destin, elle avait acheté une jupe de fin lainage gris et un corsage ajusté

gris perle, au col montant orné d'une délicate broderie du même ton. Le gris rehaussait sa chevelure de jais et adoucissait ses traits. Elle voulait se faire belle pour le retour de Guillaume et cette couleur, moins triste que le sempiternel noir, était de mise durant les périodes de demi-deuil, car Marie se considérait désormais en demi-deuil perpétuel. Plus jamais elle ne porterait de rouge ou de couleurs joyeuses.

Pourtant, même cette escapade extravagante à Québec, qu'elle faisait pour se changer les idées, venait lui rappeler – par le simple choix d'une nouvelle toilette – que l'insouciance ne reviendrait plus. Trop de fois, les paroles de réconfort du curé l'avaient plus hérissée que consolée. Marie s'était souvent retenue de lui répliquer qu'il ne pouvait parler en connaissance de cause. Que savait-il de l'amour humain, lui qui n'aimait que Dieu? Que connaissait-il des douleurs de l'enfantement, lui, l'homme consacré? Lors de la dernière tentative du prêtre, Marie avait serré le poing et mâchonné entre les dents: « Sans vouloir vous offenser, monsieur le curé, j'aimerais porter ma croix en silence. »

Aujourd'hui, Marie peut facilement imaginer ce que le dévot représentant de Dieu sur terre lui servirait comme sentence si elle lui confiait son chagrin. D'un ton doucereux, il dirait: « Quoi qu'il vous en coûte, mon enfant, vous devez faire votre devoir conjugal. Devant Dieu, vous êtes responsable de la conduite de votre mari. Le salut de son âme vous a été confié, ne l'oubliez pas. Vous ne pouvez vous y dérober à aucun prix. Songez-y et retournez auprès de lui. » Qu'il aille au diable! se dit Marie en colère. Mais elle se sent soudain confuse d'avoir osé formuler un tel blasphème, même dans le secret de son cœur. Marie a si bien appris à taire ses objections qu'elle a fini par se croire à l'abri de la rébellion qui continue de couver en elle comme un volcan en dormance. Depuis qu'elle est en âge de réfléchir,



Achévé d'imprimer en septembre 2011
sur les presses de Transcontinental-Gagné
Louiseville, Québec

